

DE VISU

Éros et Thanatos
Page E 5



CINÉMA

Tais-toi!
de Francis Veber
Page E 8

LE DEVOIR



CULTURE

Une histoire de fous

Le 1^{er} avril, le poisson est celui qui mord. Rencontre avec François Yo Gourd, niaisologue et foulosope, autour de Symfolium 2004.

Selon des sources trop bien payées pour qu'elles osent mentir, toute cette histoire serait due à Charles IX, roy de France, qui décida en 1564, par l'édit de Roussillon, que l'année débiterait désormais le 1^{er} janvier, marque du rallongement des journées, au lieu de fin mars, arrivée du printemps. (Il n'avait que 14 ans, ce qui explique peut-être tout et peut-être rien, enfin on ne sait pas.) Plusieurs de ses sujets se rebiffèrent à l'idée qu'on leur bardasse le calendrier, et ils continuèrent à célébrer les environs du 1^{er} avril. Pour se payer gentiment leur gueule, des congénères profitèrent de l'occasion pour leur remettre de faux cadeaux et leur jouer des tours pendables. Ainsi naquit le poisson, le poisson d'avril, le jour des fous, le jour de ceux qui n'acceptent pas la réalité ou la voient autrement.

JEAN DION
LE DEVOIR

Contrairement à ce qu'on pourrait penser, le poisson n'a toutefois pas été intégré dans l'histoire comme symbole de naïveté ou de crédulité. Il n'a d'ailleurs pas été exporté partout: les Anglais ont conservé leur *April Fool's Day*, les Écossais parlent de *Gowk* ou de *Cuckoo* et les Allemands ont leur *Aprilscherz* — littéralement, «plaisanterie d'avril». Les conjectures demeurent: ou bien on voulait marquer la sortie du signe zodiacal des Poissons, ou bien on voulait prolonger l'épreuve du carême, où il n'était permis de manger que du poisson, ou bien on voulait confondre le benêt en lui offrant un poisson à une époque de l'année, celle du frai, où la pêche était interdite.

On raconte à cet égard qu'un des tours à la mode consistait à mettre des harengs, poissons de mer, dans une rivière. Celui qui mordait à l'hameçon et croyait à ce «miracle de la nature» devenait dès lors le, hum, dindon de la farce. Marrant, non? Il faut dire qu'au XVI^e siècle, il n'y avait pas encore de jeux vidéo ni de téléromans à clefs pour distraire les masses.

Aujourd'hui, le poisson d'avril a pris un peu de recul, mais il s'en trouve pour maintenir la flamme. Les médias, lorsqu'il leur arrive de se sentir polissons, publient de fausses nouvelles, la plupart du temps à caractère ichtyologique. Sur la grande cybertaille, de nombreux sites proposent des coquinerie de circonstance. Et il reste des fous pour organiser un spectacle annuel dont toute raison est exclue. Comme François Yo Gourd, par exemple, et son Symfolium, qui en sera jeudi prochain, 1^{er} avril, à sa quatrième ou cinquième présentation, au Lion d'Or, à Montréal, sur la rue Ontario, pas loin de Pa-

pineau, dans l'est [côté sud d'Ontario, la porte est sur la droite, à 20h (la porte est à droite à toute heure, mais le spectacle, lui, commence à 20h)].

La résistance par l'absurde

François Yo Gourd, soulignons-le à l'intention de ceux qui ne le connaissent pas, fait profession d'être idiot et se décrit comme un foulosope et un niaisologue patenté. Il a aussi récemment acquis le titre de thérapeute, en vertu duquel il propose des ateliers à ne rien faire pour gens trop occupés (le succès de l'entreprise est à ce jour mitigé). Il collabore aussi avec le célèbre médecin Patch Adams, avec qui il s'est rendu en Russie et ira bientôt en Chine pour rire et faire rire. Il se balade à vélo et est le chef tout-puissant des Hells Zheimers, dont la devise est «Je me souviens pu» (son surnom de guerrier est Mom Couché). Son fils dit de lui: «Mon père est intelligent, mais ça ne paraît pas.»

Le Symfolium. Avant, il y avait un défilé qui précédait dans la journée, mais il n'y en a plus depuis 2002. Cette année-là, des participants ont, pour des motifs demeurés inexplicables même par la psychiatrie moderne, entrepris de s'exhiber les joues d'en bas devant les fenêtres d'établissements licenciés de l'avenue du Mont-Royal; s'est ensuivi un retrait du permis de manifester accordé au Symfolium. L'incident a d'ailleurs été à l'origine d'un bijou de littérature policière — dans le sens de «texte écrit par la police» — dont le destinataire a diligemment refilé copie à l'auteur de ces lignes à pêche.

«Cet événement "Grand Tintamarre de l'absurde" a lieu régulièrement depuis quelques années et cette année a été catastrophique», peut-on lire dans la lettre émanant du

VOIR PAGE E 2 : GOURD

Regardez
le ciel et criez:
«les extraterrestres
arrivent!»

CET ÉTÉ, POURQUOI ENVIER CEUX QUI SERONT À PERCÉ ?
Inscrivez-vous à l'École internationale d'été de Percé de l'Université Laval

Site Web : www.faaav.ulaval.ca



- 10 mai au 19 juin
Atelier d'architecture et d'aménagement
- 5 au 10 juillet
Atelier : espace mural / observation du territoire
- 12 au 17 juillet
Carnet de voyage
- 19 au 31 juillet
Atelier/seminaire sur la notion de tradition en art contemporain
- 2 au 8 août
Classe de maître en design graphique
- 9 au 14 août
Aquarelle de voyage
- 16 au 28 août
Classe de maître : Du Beau de Platon à nos jours

Culture

MUSIQUE CLASSIQUE

Archives bénies

CHRISTOPHE HUSS

Dans une période économiquement délicate, les majors de l'industrie phonographique ont entrepris de limiter le nombre de leurs nouvelles productions classiques. La judicieuse exploitation du fonds de catalogue devient donc un véritable enjeu économique pour préserver des parts de marché. Selon les propres estimations des grands éditeurs, le marché des rééditions représente aujourd'hui de 50 à 65 % du chiffre d'affaires d'un label classique. À l'appui de deux nouvelles collections, qui viennent de paraître chez EMI et Deutsche Grammophon, voyons comment et pour quel public les industriels organisent cette remise au goût du jour de leurs archives.

Le disque compact est apparu à la fin de l'année 1982. C'était alors un produit de luxe, qui est parvenu à maintenir ce statut jusqu'à l'hiver 1987-88, où les premières collections économiques ont été lancées. Elles étaient alors à «prix moyen» (deux tiers du prix régulier) et se nommaient «Galleria» (DG), «Ovation» (Decca), «Silver Line» (Philips) et «Studio» (EMI). Peu après, Sony, avec «Essential Classics», et RCA, avec «Silver Seal», ont attaqué le marché à des prix encore inférieurs (dits «budget»), un niveau sur lequel le label Naxos s'est par la suite aligné avec ses nouveautés.

À l'époque, les séries économiques étaient avant tout une solution pour rééditer des enregistrements marquants de l'ère analogique stéréophonique (de 1958 à 1980, grosso modo). Tous couvraient le grand répertoire soliste et orchestral, avec un déficit notable en musique de chambre et baroque. Toutes ces lacunes ont bien évidemment été comblées depuis et, on l'a dit, la réédition est en passe de devenir une activité majeure des grands éditeurs.

Contrairement à ce qu'on peut croire, les catalogues n'ont pas encore été totalement mis à sac par 15 ans de rééditions (on y arrive, mais on n'y est pas encore...), comme le prouve la série «Original Masters» d'Universal (DG, Decca, Philips), qui publie des coffrets d'archives souvent très rares, dont ceux consacrés à Igor Markevitch, Ferenc Fricsay, Janet Baker et Hermann Scherchen constituent les fleurons. Mais «Original Masters» est une série pour spécialistes qui, comme les rééditions d'archives historiques monophoniques, sort du cadre de notre ré-



handel

water music | fireworks music

entrée
your first step
into a new
world of music
Votre premier pas
dans un nouvel
univers
musical

entrée

flexion du jour; quoi rééditer et pour quel public?

Après avoir simplement servi à donner, sur le même mode pour tous, une seconde vie à des enregistrements en fin de cycle, on a donc vu apparaître de nouvelles approches du sujet.

Quatre voies

La première consiste à miser sur une spécificité de répertoire. C'est le cas, naturel, pour Harmonia Mundi, avec «Musique d'abord», centré sur la musique ancienne et baroque. Harmonia Mundi vient d'aller plus loin ce mois-ci avec «Curiosita», une «collection pour les esprits curieux», qui représente aussi la manière la plus poétique jamais inventée pour promouvoir des invendables, genre *Microcosmos* de Bartók par Huguette Dreyfus au clavecin ou les *Verse Anthems* de Pelham Humphrey (1647-1674) par Nicholas McGegan.

La deuxième consiste à miser sur un prix plancher, inférieur aux prix pratiqués par Naxos. C'est le lot d'«Eloquence» chez Universal ou d'«Encore» chez EMI pour la version à CD unique, de «Gemini» chez EMI et «Panorama» chez DG, s'agissant d'albums de deux CD et des enregistrements réédités sous licence par Brilliant Classics en coffrets.

La troisième voie consiste à arguer de la grande tradition historique d'un label. C'est le cas de DG «The Originals», une collection aujourd'hui en bout de cour-

se qui, la première, a reproduit en couverture les pochettes des microsillons originaux. Cette idée a été imitée par EMI dans «Great Recordings Of The Century», une série de rééditions des enregistrements qui ont fait la légende du label londonien. La saga de «Great Recordings» touchant également à sa fin (les deux derniers lots devraient nous arriver au printemps et à l'automne), il fallait trouver autre chose. Cette «autre chose», lancée en ce moment même, c'est «Great Artists Of The Century», version bleu argentée des «Great Recordings» qui, eux, étaient dorés. Grosso modo, c'est la même chose (on vous vend Menuhin jouant le *Concerto* de Brahms plutôt que le *Concerto* de Brahms par Menuhin!) avec toutefois un avantage pour l'éditeur: cet amalgame hybride réunissant tout, du concert historique de Furtwängler interprétant Richard Strauss en 1950 à l'enregistrement numérique du milieu des années 90, permet à EMI de positionner ses artistes actuels (Leif Ove Andsnes, Nigel Kennedy, Mariss Jansons) dans une hypothétique filiation avec les grandes gloires du passé (Callas, Menuhin, Karajan, Hotter, Klemperer). Le collectionneur aura du mal à éviter les doublons parmi les perles à glaner.

La dernière approche vise à cerner un nouveau public, plus jeune, à travers des visuels décalés qui ancrent de fait la musique classique dans la vie de

tous les jours. Virgin a été le premier à utiliser ce décalage: on se souvient du poupon boudeur de la *Sinfonia Domestica* de Strauss en série «Ultraviolet». Ces derniers mois, c'est la vénérable Deutsche Grammophon elle-même qui s'est lancée sur ce terrain avec «Entrée», dont la vocation est de gagner au classique un nouveau public en le décomplexant à l'aide d'images de montagnes russes (la *Water Music* de Haendel) ou d'un promoteur assoupi (*La Jeune Fille et la Mort* de Schubert), censées faciliter ce «premier pas dans un nouvel univers musical».

Quel que soit l'angle de vue marketing utilisé par le vendeur, l'acheteur mélomane ou néophyte, lui, s'y retrouve: le nombre d'enregistrements de légende disponibles à des prix de plus en plus abordables augmente à vitesse grand V. Et ce n'est pas fini.

À écouter

Cinq EMI «Great Artists Of The Century»

■ Carlo Maria Giulini: Ouvertures de Rossini.

■ Mariss Jansons: Symphonie n° 3 et Danses symphoniques de Rachmaninov.

■ Stephen Kovacevich: Sonate D. 960 et Moments musicaux de Schubert.

■ Dinu Lipatti: Le Récital de Besançon 1950 (Chopin: Valses + Bach, Mozart et Schubert).

■ Mstislav Rostropovich: Cello Symphony et Suite pour violoncelle n° 2 de Britten (+ Chostakovitch) N.B.: les enregistrements d'archives choisis de Furtwängler, Hotter, Karajan, Menuhin, Callas, Gobbi et Fischer-Dieskau sont des légendes, au même titre que l'album de Dinu Lipatti.

Cinq DG «Entrée»

■ Beethoven: Symphonies n° 5 et 7. Karajan (version 1983).

■ Fauré: Requiem. Giulini.

■ Gershwin, Barber et Bernstein par Bernstein.

■ Mozart: Requiem. Bernstein.

■ Schubert: Lieder célèbres. Fischer-Dieskau-Moore.



THÉÂTRE

Le sacrifice

IPHIGÉNIE
OU LE PÉCHÉ DES DIEUX

De Michel Azama. Mise en scène: Lorraine Côté. Décor: Christian Fontaine. Costumes: Isabelle Larivière. Éclairages: Sonoyo Nishikawa. Son: Yves Dubois. Avec Serge Bonin, Frédéric Bouffard, Fabien Cloutier, Valérie Descheneaux, Valérie Laroche, Catherine Laroche, Myriam Leblanc, Nicolas Létourneau, Jean-Nicolas Marquis et Olivier Normand-Laplante. Présenté par le Théâtre Niveau Parking au théâtre Denise-Pelletier jusqu'au 3 avril.

SOPHIE POULIOT

Les dieux seraient-ils des terroristes? En effet, ils prennent une société en otage et posent leurs exigences pour qu'elle puisse continuer à vaquer à ses activités. Ou sont-ce plutôt les humains qui, prêts à n'importe quelle infamie pour avoir la possibilité de se battre et de prouver leur puissance, acceptent toute condition, tout sacrifice? Iphigénie, symbole avant la lettre de la chair à canon, est réclamée par les dieux aux mortels en échange du vent, nécessaire à la reprise de la guerre. Et, puisque la sagesse n'est pas aussi précieuse que la force matérielle, ceux-ci acceptent.

Ce sont les mots du Français d'origine catalane Michel Azama, plutôt que ceux de Racine, qui ont été choisis par Lorraine Côté pour illustrer la sottise des humains. Jugée plus directe et moins désincarnée, cette version du mythe grec, écrite en 1991, ne s'inscrit pas moins dans la lignée du théâtre classique, et la mise en scène qu'en fait Lorraine Côté respecte aussi l'esthétique classique. À un détail près, en fait: la metteuse en scène a scindé les répliques des protagonistes en plusieurs segments, répartissant ceux-ci entre les divers interprètes. Lorsque celui qui campe un rôle principal remet le témoin — ici une tige orangée pour Clytemnestre, une blanche pour Iphigénie, un arc pour Achille — à un autre acteur, il regagne le

chœur qui forment l'ensemble des comédiens.

Cette stratégie, si elle est idéale dans le cadre d'un exercice scolaire, laisse perplexe lorsqu'elle est appliquée à un spectacle professionnel. C'est qu'elle privilégie davantage les acteurs, qui peuvent tous goûter aux rôles principaux, que l'auditoire. Certes, on véhicule ainsi l'anonymat de ces victimes sacrifiées pour qu'encore plus de sang puisse couler, mais cela nuit à la concentration du spectateur, plus préoccupé de suivre les vêtements que s'échangeant les comédiens que l'évolution de l'histoire ou la psychologie des personnages, cette dernière étant extrêmement difficile à cerner vu les multiples changements de visage que subissent les héros. La puissance du texte d'Azama s'en trouve ainsi sérieusement diluée.

Reste que quelques interprètes laissent deviner un talent certain. Et les déplacements sont originaux, dynamiques, harmonieux et bien orchestrés. Il n'y a d'ailleurs aucune lourdeur dans la passation des accessoires servant à identifier les protagonistes. L'utilisation du décor, par contre, s'avère inégale. Faite d'un énorme cylindre, dont la moitié inférieure est munie de rideaux, et de plusieurs petits bancs en forme de cubes, la scénographie semble parfois encombrante, par exemple lorsque les interprètes escaladent le cylindre pour atteindre la plateforme supérieure. Néanmoins, certains effets sont très intéressants, telle la marche d'Artémis sur les bancs que des membres du chœur déplacent au rythme de ses pas afin que, à son passage, la voie se pave puis se désintègre.

Il faut aussi noter qu'avant *Iphigénie*, du moins en ce qui concerne les représentations du soir, se tient un «lever de rideau», c'est-à-dire une courte pièce n'ayant aucun lien avec le spectacle principal. En l'occurrence, il s'agit de *Tout le monde*, de Maxime-Olivier Moutier, mise en scène avec précision, humour et imagination par Caroline Binet. Cette entrée en matière, qui traite des innombrables lieux communs qui circulent en société, s'avère tout à fait délicate.

GOURD

François Gourd recommande de passer la journée du 1^{er} avril à faire des folies

SUITE DE LA PAGE 1

postes de quartier 38, qui prévient que, pour un renouvellement du permis, il faudrait des «mesures de sécurité extrêmes». «La marche, qui a pour but de faire ressortir le ridicule chez l'homme, a été ponctuée d'actes disgracieux. En effet, certains participants ont baissé leur culotte devant les clients des restaurants sur les parcours. On criait, on était turbulent et le trajet préétabli n'a pas été respecté.»

Le spectacle

Reste donc le spectacle. En lever de rideau, on présentera un film, *L'avis d'un fou*, une tobiographie de François Gourd lui-même comprenant documents d'archives et évocation des moments faibles d'une existence passée à revendiquer le terrorisme burlesque, la résistance par l'absurde et la méprise du pouvoir par le Parti Rhinocéros. Le sujet entend d'ailleurs se servir par la suite de ce moyen métrage comme curriculum vitae afin de s'assurer qu'aucun employeur ne l'embauchera. Si tout se passe comme prévu, le film pourrait aussi tenir l'affiche pendant tout l'été dans un ciné-parc loin de chez vous.

Après le film, il y aura une pause de quinze minutes. «Ça devrait être l'un des temps forts de la soirée», opine François Gourd, habillé ce jour-là à l'africaine et harcelé par son très énergique boston terrier, Jo-Binne. Il a aussi deux chattes, Lisa et Maggie, mais il n'est pas certain laquelle est laquelle.

Au retour de la pause, de la musique (Félix And The Cats, Jean Derome, Normand Guilbeault, Manouche), de l'improvisation folle et des exercices de rire seront au programme.

Parallèlement, François Gourd recommande de passer la journée du 1^{er} avril à faire des folies. Parmi ses suggestions les plus percutantes, regarder le ciel et crier «les extraterrestres arrivent!», parler avec les arbres, écrire des lettres absurdes aux journaux ou marcher très très lentement sur la rue. Bref, faire la révolution. Le monde est complètement cinglé, ça, on le savait déjà, mais pas dans le bon sens. Il faut que ça change.

On peut essayer celle-là, aussi: c'est l'histoire d'un fou qui voulait repeindre son plafond, mais le plafond s'est tassé et le fou a repeint le mur.

Poisson qui s'en dédit!

LE THÉÂTRE DU GRAND JOUR PRÉSENTE
EN COOPÉRATION AVEC LA MANUFACTURE

CETTE FILLE

de JOAN MACLEOD
TRADUCTION OLIVIER CHOINIÈRE MISE EN SCÈNE SYLVAIN BÉLANGER AVEC SOPHIE CADIEUX
DU 23 MARS AU 17 AVRIL 2004

«Sophie Cadieux n'a épaté! Elle est adorable, charmante et sait aussi être grave.» *— Presse Toronto, C'est pas tout le malin, Presse Globe*

«Un propos percutant. Sophie Cadieux a un talent fou! Une belle pièce à voir.» *— Théâtre Harbourfront, Toronto, 110*

«Une traduction juste, simple et étonnante (...), une mise en scène irrésistible et subtile (...), une ambiance sonore parfaite (...), donnent au spectacle une qualité exceptionnelle. Mais la grande sensation est, mis à part le fabuleux texte de MacLeod, le talent incroyable de Sophie Cadieux qui interprète Brulotte avec brio.» *— David Labovitz, theatretrou.ca*

514.523.2246

USINE C présente

En vente maintenant
Nombre de places limité

LA NOIRCEUR

de Marie Brassard
avec Marie Brassard et Guy Trifiro
30 mars au 3 avril

Une production d'Infrarouge Théâtre créée en résidence à l'Usine C

La mise en scène, la scénographie et l'atmosphère sont fascinants: la présence des deux acteurs stupéfiante.

L'envoûtement est provoqué par la présence intense et étrangement sensuelle de Marie Brassard.

Usine C: 514.521.4493 Admission: 514.790.1245

Wes
tem
psy
chan
aly
tique

Le Contrat

de Tonino Benaquista

24, 25, 26, 27, 31
mars 2004
1, 2, 3, 7, 8, 9, 10
avril 2004
19 h 30 les
mercredis et
21 h les autres
soirs

Bain Mathieu
2915, Ontario Est
Métro Frontenac
514.527.1456
Billets 15\$/20\$

lepontbridge

Québec ICI Ville de Montréal Bain Mathieu LE DEVOIR

Le Théâtre La Chapelle présente

ILS NE DEMANDAIENT QU'À BRÛLER

POÈMES DE GÉRALD GODIN
Collage des textes, mise en scène et interprétation: Christian Vézina
Une production de Théâtre Baroque

Venez vous faire parler dans le blanc des yeux...
Avec des mots doux, des mots forts, de gros mots,
des mots qui n'ont pas peur de la bagarre,
des mots de vent debout,
des mots comme des bastiments de coust!

25, 26, 27 mars
1^{er}, 2 et 3 avril - 20h

3700, St-Dominique
514.843.7738
www.lachapelle.org

LA CHAPELLE

Métros St-Laurent ou Sherbrooke - Bus 55 ou 144

Culture

THÉÂTRE JEUNES PUBLICS

Forte délégation québécoise à Reims

Pour sa 15^e édition, le festival Méli'môme accentue son ouverture internationale

Trois compagnies québécoises (chacune avec un spectacle dans sa valise, bien sûr), un auteur invité en résidence, la présence de gens de la Maison Théâtre et du CALQ, plus un concours franco-québécois pour les auteurs dramatiques... On pourrait presque parler d'une invasion québécoise dans les Ardennes pour ce Méli'môme 2004!

MICHEL BÉLAIR
LE DEVOIR

Il y a déjà près d'une semaine que la locomotive est lancée: jusqu'au 8 avril, le festival Méli'môme consacré aux jeunes publics de 12 mois à 12 ans tire un train de 35 spectacles échelonnés sur trois semaines. Des compagnies venant de sept pays différents y participent. Le tiers des productions à l'affiche sont des créations, cinq d'entre elles s'adressant à un public de presque nourrissons.

Et au moment où vous lirez ces lignes, j'y serai plongé depuis déjà quelques jours.

Une invasion

Méli'môme est de ce type de festival qui investit littéralement la ville où il installe ses pénétrations. Les spectacles sont présentés dans une dizaine de lieux différents à travers Reims; même la cathédrale, ou plutôt sa «dépendance principale», le Palais du Tau, accueille *Le Jardin des chimères*, une des expositions organisées par le festival. En périphérie, dans les communes qui y participent, la même animation s'affirme. Méli'môme respire large même s'il s'adresse aux tout-petits. Et il a pris l'habitude de faire partout salle comble, la majorité des représentations étant données devant les enfants d'une

centaine d'écoles et les autres devant des publics familiaux. Chaque année, on y accueille maintenant entre 20 et 25 000 petits spectateurs.

Pour cette édition 2004 du festival, les Québécois seront encore plus présents qu'à l'habitude. Le Théâtre des Confettis s'amène avec *La petite fille qui sentait le papier*, d'Érik Charpentier — qu'on ne connaît encore à Montréal que pour ses textes pour les grands —, le Théâtre Bouches décousues, avec *La Couturière*, le tout nouveau spectacle de Jasmine Dubé, et le Théâtre Motus avec *La Crise*, d'Helène Ducharme.

Alain Grégoire, de la Maison Théâtre, est là aussi pour donner corps encore plus à ce partenariat avec le festival dont on vous parlait l'an dernier au moment de sa mise en place. Nicole Doucet, du CALQ, y passera quelques jours après une rencontre au sommet de la Commission internationale du théâtre francophone. Érik Charpentier est reçu en résidence d'écriture et animera une série de rencontres avec les enfants et leurs enseignants. Et l'on nous annonce aussi la création d'un nouveau concours pour les auteurs dramatiques du Québec et de France dont nous aurons l'occasion de vous parler au cours de la semaine qui vient.

Ça fait beaucoup. On peut même se demander ce qui attire autant les compagnies québécoises à Méli'môme...

Une implication sociale

Au-delà de la qualité et de la diversité des spectacles qu'il offre et du modèle de participation — pouvoirs publics, structures d'accueil, écoles, créateurs, enfants — qu'il incarne, on assiste d'abord à Méli'môme parce que celui-ci reflète une vision: celle de la place de l'enfant comme un être à part entière. Il y a longtemps ici que l'on ne considère pas les petits comme des «futurs» spectateurs...

Le Théâtre Bouches décousues s'amène à Reims avec *La Couturière*, le tout nouveau spectacle de Jasmine Dubé.

Mais le festival incarne un pari aussi: la création est une stimulation essentielle au développement des enfants dès l'âge le plus tendre. D'où ce «théâtre pour bébés» que l'on ne retrouve nulle part ailleurs en aussi forte concentration. On investit dans des territoires neufs et dans la qualité des productions.

Pourtant, le festival est né d'un projet aux implications tout aussi sociales que culturelles, vers la fin des années 1980; il a pris racine dans le quartier périphérique de La Neuville, une banlieue populaire de Reims. L'objectif de Joël Simon, l'instigateur du projet, était simple: mettre sur pied une alternative concrète aux «problèmes urbains habituels» en développant une offre culturelle pour les jeunes.

Les débuts furent modestes; les interventions et les programmes de sensibilisation ont mis du temps à se transformer en spectacles et pas tout de suite en «festival». Mais Joël Simon est tenace. Et son «petit festival» a peu à peu pris forme, jusqu'à devenir avec les années le «festival pour

les tout-petits» le plus connu sur la planète jeunes publics.

Même si le Méli'môme propose des spectacles visant des publics divers jusqu'à l'âge de 12 ans, c'est en effet l'attention particulière portée à la «petite enfance» — les enfants de 12 mois à trois ans — qui est sa marque de commerce. C'est un créneau tout à fait vierge encore au Québec, mais déjà l'influence de Méli'môme se

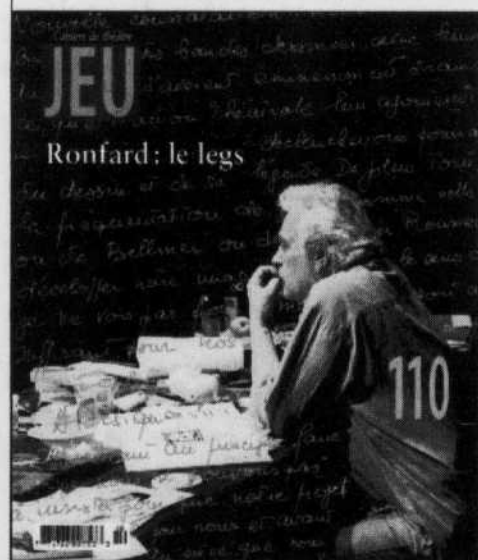
fait sentir chez nous puisqu'à la suite des échanges des dernières années, plusieurs compagnies (dont le Théâtre de Quartier de Louis-Dominique Lavigne, ai-je appris «de source sûre», comme on dit) travaillent à des projets s'adressant à des enfants de deux ans et moins. C'est un dossier qu'on suivra attentivement...

Théâtre pour bébés

Ici, il faut souligner que Joël Simon a su faire beaucoup de place à une collaboratrice précieuse, Anne-Françoise Cabanis, une des principales figures du «théâtre pour bébés» qui continue à conseiller Méli'môme tout en dirigeant sa propre compagnie — FA7, qu'on a vu à la Maison Théâtre il y a deux ans. Cette année, on verra la création de cinq spectacles destinés à ce public bien particulier: *Syncope*, de la compagnie Skappa, de France; *Rondoudou*, du Théâtre du Champ exquis; le magnifique *ALdiLA*, de Laurent Dupont — qu'on devrait voir chez nous —, et deux productions suédoises, *Encore de la musique, papa!*, du Dockteatern Tittut, et *S'habiller, se déshabiller*, de la compagnie Teater 3, de Stockholm.

C'est que la vision de Joël Simon s'affirme de plus en plus à l'échelle internationale. Méli'môme 2004 accueille des compagnies venant d'Allemagne, de Belgique, de France, d'Israël, des Pays-Bas, de Suède et du Québec. Les Québécois qui arrivent en force dans ce contexte bien précis d'ouverture apprendront sans doute là des choses qui risquent de... faire des petits. On vous en donnera des nouvelles en chronique, dès mardi.

Lancement le lundi 5 avril de 17 h à 19 h à l'Espace libre, 1945, rue Fullum, Montréal. Bienvenue à tous et à toutes.



Ronfard: le legs

RONFARD: LE LEGS

- > Extraits de textes publiés et inédits signés Jean-Pierre Ronfard
- > Réflexion sur ses spectacles
- > Témoignages: Alexis Martin, Anne-Marie Provencher, Paul Savoie
- > Les enfants du NTE

AUSSI, À LIRE

Les Francophonies en Limousin 2003
7^e édition du Festival du conte du Québec
Le théâtre de rue à Shawinigan

ABONNEMENT: 1 AN, 4 NUMÉROS, 48,31 \$ (T. I.)

RENSEIGNEMENTS: (514) 875-2549 INFO@REVUEJEU.ORG

WWW.REVUEJEU.ORG

JEU SUIV LE THÉÂTRE... À LA TRACE

Un questionnement actuel : la guerre et son absurdité

L'hygiène
ou le péché des dieux

de Michel Azama
Mise en scène: Lorraine Côté

« Intense et d'une unité d'émotion et de forme rare. »
Jean St-Hilaire, *Le Soleil*

Saison 2003-2004

THÉÂTRE DENISE-PELLETIER
Quarante ans

En soirée seulement, lever de rideau: *Tout le monde*

AVC Serge Boivin, Frédéric Bouffard, Fabien Cloutier, Valérie Deschêzeaux, Valérie Larocque, Catherine Larocque, Myriam LeBlanc, Nicolas Léonard, Jean-Nicolas Marquis, Olivier Normand-Lapointe

Concepteurs: Christian Fontaine, Isabelle Larivière, Élie Pearson, Sanyo Wiskizawa, Yves Dubois, Jean-Philippe Joubert

Du 19 mars au 3 avril
Jeudis et vendredis, 20 h; samedis, 16 h (Matinées et soirées scolaires en semaine, 10 h, 13 h et 20 h)

Billetterie
(514) 253-8974

Admission
315 790-1245
1 800 361-4585
admission@tdp.com

4353, rue Sainte-Catherine Est • 4000, rue de la Vérité • 4000, rue de la Vérité • 4000, rue de la Vérité

« Après le succès de Jacques le fataliste : une comédie sur la chute des Ceausescu ! »

Le Théâtre de l'Utopie
en collaboration avec le Groupe de la Ville présente

romania III

du 23 mars au 17 avril 2004
à 20 h au Théâtre Prospero
1371, rue Ontario Est
Billetterie: 514-526-6582
Admission: 514-790-1245
www.lavieillee.ca
www.theatre-utopie.com

Montréal

Texte et mise en scène: Cristina Iovita
Assistée de Michel Laboye

Avec Vincent Bilant-Guay, Nathalie Costa, Julia Casca, Michel Lavoye, Marc Maubert, Daniel Poquette, Valérie Falzon, Fanny Weibrenner

Conseillers: Anne-Marie Matteau, Anne Laboye, Marie-France Laboye, Fruzina Lavay, Susan Gauthier, Thomas Desjardins

farce politique

VUES D'AFRIQUE

Les 20^e Journées du cinéma africain et créole

15 au 24 avril 2004
Info-festival (514) 990-3201
www.vuesdafrique.org

Célébrez avec nous le 20^e anniversaire de Vues d'Afrique à l'occasion de la soirée d'ouverture

le jeudi 15 avril à 19h,
Théâtre Maisonneuve
de la Place des Arts,
partenaire de l'événement.

FAITES PARTIE DE LA FÊTE!
PRIX SPÉCIAL: 20 \$
POUR LES 20^e, FAITES VITE CAR
LES PLACES S'ENVOLENT!

AU PROGRAMME: animation + cinéma + réception

BILLETTS POUR LA SOIRÉE D'OUVERTURE:
Place des Arts: (514) 842-2112 et au 1-866-842-2112
Réseau Admission: (514) 790-1245

PRÉ-VENTE CINÉMA:
Articulée: (514) 844-2172 ou 1-866-844-2172

Québec

billetterie

TV5

Montréal

TOURISME Montréal

Radio-Canada Télévision

Orfème Québec

WESTERN UNION

LE DEVOIR

Culture

le cinéma

pour l'horaire complet, consultez
L'AGENDA

DANSE

EN COULISSE

Comme les
5 doigts de la
main, rectificatif

Il y a deux semaines, nous annonçons le retour de la pièce pour jeune public *Comme les 5 doigts de la main* de la compagnie Bouge de là, mais en donnant de mauvais renseignements en ce qui concerne les lieux et les dates. Depuis décembre dernier, et jusqu'au début de mai, la troupe roule sa bosse dans tout le Québec avec ce petit bijou de chorégraphie-théâtre sur les cinq sens. Les petits de trois à neuf ans sont plongés dans une aventure sensorielle explorant la musique, les odeurs, les textures, le goût et les images, guidés par de talentueux interprètes. Bouge de là sera à L'Assomption le 28 mars, à Joliette le 9 avril, à Baie-Comeau, Rimouski et Lévis respectivement les 15, 18 et 25 avril.

Le retour de
Mono subjects
chez Tangente

La désopilante performance-spectacle de l'Allemand Thomas Lehmen, qui avait bien déridé le public du Festival international de nouvelle danse en 2001, est de retour à Tangente cette semaine, du 1^{er} au 4 avril. Présenté sous la forme d'un concert rock amateur et mêlant, de manière désordonnée, musique live, danse et textes, *Mono subjects* bouscule les codes du spectacle, dépouillant tous ses éléments de représentation pour en faire jaillir les faux-semblants. Mais même au plus près de la réalité, on ne sort jamais de la fiction... De la description minutieuse des éléments scéniques à l'interpellation du public en salle en passant par la danse, les trois interprètes ne négligent rien — et surtout pas l'autodérision — pour casser l'effet fiction. Une danseuse se sent les aisselles au beau milieu d'un phrasé chorégraphique, Thomas Lehmen explique, nu devant le public, ce qu'est au juste la danse contemporaine dont il a fait sa profession. Une performance sans prétention

Danser
pour combattre
le cancer

Dans le cadre d'une collecte de fonds au profit de la Maison Gilda Radner, qui soutient les personnes atteintes d'un cancer et leurs proches, le Conservatoire de danse de Montréal (CDM) organise une journée spéciale de cours de danse le dimanche 28 mars. Intitulé *La danse du cœur*, l'événement propose au grand public toute une gamme de classes, allant du hip-hop au classique en passant par le moderne, le jazz et les claquettes, pour la modique somme de 15 \$ chacune. Tous les bénéfices seront versés à la Maison Gilda Radner. De 10h à 18h30, les enseignants du CDM offrent donc bénévolement leur talent au service d'une cause, pour le bonheur de ceux qui aiment danser, petits (dès trois ans) et grands, malades ou en santé. Renseignements: (514) 272-7727.

Claudine Malard
accompagne
Robin Gorn
à la Quinzaine
de la poésie

Au cœur de sa cinquième édition, en bout de course de son volet spectacles, la Quinzaine de la poésie propose, demain à 15h, au Centre culturel de Pointe-Claire Stewart Hall, une incursion dans l'univers de Robin Gorn. Chanteuse, poète et auteure-compositrice-interprète, l'artiste multidisciplinaire navigue entre le spoken word et les rythmes brésiliens, reggae, country et blues. Elle participait récemment à l'événement Vasistas.

Outre les musiciens Scott Cook, Christophe Papadimitriou et Richard Irwin, elle sera accompagnée de la danseuse et chorégraphe Claudine Malard, spécialisée en danse africaine, qui a notamment été interprète pour la Compagnie Nyata Nyata de Zab Maboungou. Renseignements: (514) 872-9967.

F. D.

La chorégraphe interprète Peggy Baker et le pianiste Andrew Burashko dans *Unfold*.

CYLLA VON TIEDEMANN

Peggy Baker,
soliste rigoureuse

La grande dame de la danse moderne canadienne présente un programme quadruple à Québec, accompagnée du pianiste Andrew Burashko.

FRÉDÉRIQUE DOYON
LE DEVOIR

Les deux solitudes canadiennes ne sont pas que linguistiques ou sociales, elles se fraient souvent un chemin jusqu'aux territoires de l'art. En danse notamment, les influences de la *modern dance* américaine dominent souvent la chorégraphie anglo-canadienne, tandis

que le Québec s'abreuve plutôt aux sources européennes. Peu d'artistes franchissent la ligne qui sépare ces deux mondes.

Peggy Baker est pourtant de ceux-là. Il y a une quinzaine années, la chorégraphe-interprète venait à Montréal s'imprégner de l'univers de Paul-André Fortier. Elle a dansé dans *La Part des anges* en 1996. En 2000, le chorégraphe québécois lui a créé un solo, *Loïn, très loïn*. Elle a aussi présenté ses œuvres à quelques reprises à Montréal, notamment en 1995 et en 1998.

Le danseur et directeur artistique de Danse-Cité, Daniel Soulières, de la même génération que Peggy Baker, se souvient de sa rigueur et de sa curiosité pour une culture chorégraphique qui n'était pas la sienne. «C'était une bête de scène qui avait une grande technique et qui s'intéressait à autre chose que ce qu'elle connaissait et maîtrisait bien, d'où ses incursions dans la danse québécoise», se remémore-t-il.

Chose certaine, elle inspire beaucoup de respect à ses pairs, du Québec comme du Canada. Le directeur artistique du Ballet national du Canada, James Kudelka, qui ne danse plus depuis longtemps, acceptait récemment d'interpréter un duo avec elle. Selon Vincent Warrens, ex-premier danseur des Grands Ballets canadiens et actuel conservateur à la Bibliothèque de la danse de l'École nationale de ballet contemporain, Peggy Baker a contribué, à titre de soliste et de pédagogue, à façonner le paysage de la danse canadienne.

Sans la comparer à Margie Gillis, qui a plus profondément marqué l'histoire chorégraphique du pays par sa personnalité flamboyante, il réserve une place de choix à cette autre soliste, plus discrète, qui cisèle finement l'espace de ses gestes amples et déployés. D'allégeance plus moderne que contemporaine, Peggy Baker a su développer un langage «très personnel, très lyrique, tout en lignes», selon M. Warrens.

Aujourd'hui quinquagenaire, la grande soliste établie ontarienne s'amène à Québec avec deux de ses œuvres récentes ainsi que

deux pièces que d'autres chorégraphes ont créées pour elle. Après son rendez-vous manqué de 2001 à cause d'une blessure au genou, la capitale québécoise a relancé l'invitation à la chorégraphie-interprète.

Réunies sous le titre *Un moyen de maîtriser le silence*, quatre solos sont au programme, dont deux, *Unfold* et *Heaven*, où elle est accompagnée du pianiste Andrew Burashko sur scène. Elle y explore toute la gamme des relations qu'elle peut nouer avec celui qu'elle considère comme un véritable partenaire.

Dans *Heaven*, une chorégraphie récente (2003) de Doug Varone sur une musique de Caesar Franck, la danseuse entre littéralement dans la bulle du musicien, pour faire se rencontrer les deux formes d'interprétation. C'est plutôt avec la musique des 24 préludes d'Alexander Scriabine et les émotions qui y sont exprimées qu'elle noue le dialogue dans *Unfold* (2000), une chorégraphie de son cru.

La soirée s'ouvre avec *Savanna* (1995), une œuvre plus abstraite de Melissa Fenley, et la pièce-titre *Un moyen de maîtriser le silence*, signée Peggy Baker, que la soliste avait présentée en 1998 à l'Agora de la danse en 1998.

Membre fondatrice, puis directrice artistique de la compagnie Dancemakers à Toronto, Peggy Baker a rapidement conquis New York où elle fut l'un des membres clés de la Lar Lubovitch Company. Elle présente d'ailleurs régulièrement son travail dans la Grosse Pomme. La chorégraphe-interprète a travaillé aux côtés des plus grands de la danse américaine, tels Mikhail Baryshnikov et Mark Morris. Elle a notamment participé à la saison inaugurale du White Oak Dance Project, la compagnie de M. Baryshnikov. Première artiste en résidence à l'École du Ballet national de Toronto, elle est aussi réputée comme l'une des meilleures enseignantes de danse moderne au monde.

Un moyen de maîtriser le silence, de Peggy Baker
Dance Projects,
du 1^{er} au 3 avril à la salle
Multi de Méduse à Québec.

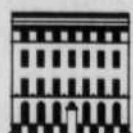


Peggy Baker

MICHAEL SLOBODIAN

/ LE STUDIO DE L'AGORA DE LA DANSE /
PROGRAMMATION /// PRINTEMPS ^ 004

NATHALIE PERNETTE
LUCIE GRÉGOIRE
DANIEL LÉVEILLÉ
POUR S'ABONNER, C'EST TOUT SIMPLE



L'AGORA DE LA DANSE
840, RUE CHERRIER MÉTRO SHERBROOKE 514.525.1500
www.agoradanse.com

LE STUDIO DE L'AGORA DE LA DANSE EST SUBVENTIONNÉ PAR LE CONSEIL DES ARTS ET DES LETTRES DU QUÉBEC, LE CONSEIL DES ARTS DU CANADA, LE MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DES COMMUNICATIONS DU QUÉBEC, LE PATRIMOINE CANADIEN, LE CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL ET LE MINISTÈRE DE L'EMPLOI, SOLIDARITÉ SOCIALE ET FAMILLE DU QUÉBEC. LE STUDIO DE L'AGORA DE LA DANSE EST MEMBRE DU RÉSEAU CANADIEN ET DU GROUPEMENT QUÉBÉCOIS DE LA DANSE.

LE DEVOIR

CHORÉGRAPHIE
Jean-Pierre Perreault
MISE EN SCÈNE
Marisa Faucher
DIRECTION MUSICALE
Bertrand Chénier
MUSIQUE
Bertrand Chénier & Michel Gouzeville
CONCEPTION DES ÉCLAIRAGES
Louis-Pierre Trépanier
COSTUMES
Dana Laviole
RÉPÉTITRICE
Christine Charles
AVEC 6 INTERPRÈTES
Benjamin Hatcher, Laurence Lemieux, Ken Roy, Mark Shamb, Soiya Stefan, Sarah Williams

« JE NE M'INTÉRESSE PAS À L'ART, MAIS À LA VIE. »
J.-P. PERREAULT

les petites sociétés

> dernière création de >> JEAN-PIERRE PERREAULT
EN COLLABORATION AVEC LA PLACE DES ARTS
CRÉATION, HOMMAGE ET RÉTROSPECTIVE

> MARS 24, 26, 31 > AVRIL 1, 3, > 20 h
25, 27, 2

> ADULTE 28,00 \$ >> JEUNESSE 24,00 \$ plus tax et subv.
> RENSEIGNEMENTS 514.842.2112 >> 1.866.942.2112

EXPOSITION D'ŒUVRES DE JEAN-PIERRE PERREAULT DANS LE HALL
DES PAS PERDUS : 22 MARS AU 3 AVRIL >> ATELIER JEAN-PIERRE PERREAULT
POUR TOUS AVANT LES REPRÉSENTATIONS DU 26 MARS ET DU 1^{er} AVRIL (19 h)
>> CONFÉRENCE AVANT LA REPRÉSENTATION DU 26 MARS (19 h)
>> L'ESPACE DE LUMIÈRE, JEAN-PIERRE PERREAULT, ARTISTE VISUEL >>

Québec

40 ans

cinquième salle Place des Arts Québec

LE DEVOIR

DE VISU



Il est trop tard maintenant! (détail de l'installation), 2004, de Carl Bouchard et Martin Dufrasse.

CARL BOUCHARD ET MARTIN DUFRASSE

Du côté de la photo...

Du thème de la nature et du multidisciplinaire

Marcher sa trace, des photographies récentes de Normand Rajotte présentées à la galerie Occurrence, aborde le thème de la nature. L'artiste pose un regard poétique, contemplatif, sur la simple beauté des lieux qui l'entourent. De grands formats, ces images n'ont pas de points de fuite ou de lignes d'horizon, elles nous invitent à nous pencher sur les détails. Parfois, une trace de pas nous rappelle une discrète mais palpable présence humaine. Des photographies pleines de mystère qui apparaissent comme une méditation. Un livre sur le parcours de l'artiste accompagne l'exposition. À la galerie Occurrence, jusqu'au 10 avril (460, Sainte-Catherine Ouest, espace 307).

Des photographies pleines de mystère qui apparaissent comme une méditation

Des tirages sans caméra

Dans un genre très différent, les œuvres de Joanne Tremblay seront présentées au café du Monument-National le mercredi 31 mars dans le cadre de la SAS («Soirée artistique synergique»). Ce ne sont pas vraiment des photographies au sens «pur» puisque Joanne Tremblay fait des tirages sans caméra et sans prises de vue... En manipulant la lumière et la couleur dans son laboratoire, elle réduit l'art photographique à sa plus simple expression. Il en résulte des œuvres au caractère abstrait qui évoquent des formes organiques. La soirée sera multidisciplinaire avec la participation de Victor (musique électronique) ainsi que les interventions d'écrivains, de comédiens et de danseurs. À 18h, au 1182 du boulevard Saint-Laurent.

Michel Hellman

Éros et Thanatos

CARL BOUCHARD ET MARTIN DUFRASSE

Il est trop tard maintenant!

PAUL P.

An Important Age
Eric Simon
Jusqu'au 17 avril
Galerie Clark
5455, avenue de Gaspé

MICHEL HELLMAN

Les jeux de séduction-répulsion dans les relations humaines... C'est le thème de l'exposition présentée à la galerie Clark par Carl Bouchard et



Untitled 2003, de Paul P.

Martin Dufrasse. Il s'agit de la première présentation en duo à Montréal pour ces artistes multidisciplinaires, bien connus pour leurs performances.

Originaires du Saguenay, Carl Bouchard et Martin Dufrasse travaillent ensemble depuis 1998 autour de l'idée d'identité à travers la rencontre de l'«autre». Cette exposition, intitulée *Il est trop tard maintenant*, est une méditation sur les liens amoureux, sur le rapport de force qui se crée dans le couple: domination et soumission, attraction et répulsion. Un mélange hétéroclite d'objets, d'accessoires pour les performances et de photos exposés évoque cet aspect en dégageant une tension particulière.

L'association d'objets différents, avec toujours le thème important du double, donne aux œuvres une allure inquiétante, étrange. Ainsi, un porte-manteau sur lequel sont accrochés symétriquement des vêtements prend, sur un promontoire, l'allure d'un échafaud. Une bûche de bois où ont été percés deux trous, à travers lesquels on peut entrer la tête, rappelle un objet de torture et crée une impression étouffante d'emprisonnement. Le lourd miroir de forme triangulaire suspendu par une corde (et qui semble à peine retenu par le coffre-fort qui lui sert de contre-poids) est particulièrement troublant. Il apparaît au centre de la pièce comme une guillotine. Dans une des performances, ce miroir est abaissé.

Deux trous laissent passer les têtes des artistes, qui sont alors bloqués au sol, face à face, et ne peuvent plus bouger que leurs mains et leurs jambes. De cette séparation physique, symbolique, entre les corps ressort un sentiment de frustration. Dans leurs présentations, les artistes jouent différents rôles; comme le communiqué l'indique, ils adoptent tour à tour la position du «bourreau et de la victime», du «manipulateur et du manipulé».

Il se dégage de tout cela un sentiment de violence associé aux pulsions et desirs amoureux — connotation sexuelle qui rappelle l'art des surréalistes —, mais c'est aussi une méditation sur la confiance et le partage. Selon les artistes, ces œuvres impliquent la participation du spectateur car leur travail «procède par jeu de séduction et de frustration, où tour à tour sont mis à l'épreuve le contrôle, le laxisme et l'abstinence du spectateur». Cet aspect est plus clair quand on voit les performances des artistes (raison de plus pour ne pas manquer la dernière, qui aura lieu le jeudi 15 avril à midi...), mais, même sans les performances, on est interpellé par le côté mystérieux de ces œuvres.

L'atmosphère est différente

dans la deuxième salle, bien que, d'une certaine manière, il s'agisse encore une fois d'une exploration sur le thème du désir. Paul P., artiste de Toronto, présente une série de portraits sous le titre *An Important Age*: des visages de jeunes hommes dessinés au crayon ou à l'aquarelle. Ces visages sont en fait tirés de magazines pornos gaies des années 70 et 80, mais la composition met simplement en valeur le visage, donc rien en surface ne rappelle ce contexte original. Ode à une jeunesse perdue, au temps passé, ces œuvres sont d'une qualité étonnante. Si la sexualité ne s'exprime pas ouvertement, ces portraits n'en sont pas moins très suggestifs et oscillent entre l'image de l'innocence et les connotations érotiques. Malgré leur apparente simplicité, ces quelques dessins d'une composition complexe sont véritablement à découvrir.

Dans la même salle, sur le mur opposé, une réflexion narcissique. L'artiste Eric Simon fait des auto-portraits de lui-même chaque matin depuis vingt ans... Une partie du résultat est exposée ici: le mur est tapissé de dessins à la mine de plomb. Les dessins changent, les traits se transforment selon les jours et les humeurs de l'artiste.

Le véritable visage de l'artiste s'intériorise. Visage colérique, effacé, triste ou humoristique, comme le jour où il s'est coiffé d'un bonnet de shtroumpf ou d'un crâne à la Homer Simpson... (à quoi pensait-il ce jour-là?). Moins intéressant que les autres œuvres de l'exposition, ce montage répétitif nous fait tout de même sourire. Cet exercice est une forme de journal intime, une recherche sur soi que l'artiste, à l'origine, n'avait pas l'intention d'exposer. Comme dans le reste de l'exposition, le spectateur entre ici aussi dans l'univers de l'intimité et prend un regard de voyeur, un peu dérangent.

GALERIE BERNARD

EXPOSITION

Dernière journée

Renée Mao Clavet

«Cœurs et âmes» - sculpture

3926 rue Saint-Denis, Montréal (Québec) (514) 277-0770

Centre d'artistes
Vaste et VagueOFFRE D'EMPLOI
Coordonnateur(trice)

Poste à temps plein, remplacement un an

DESCRIPTION DU POSTE

- Coordination des activités du centre d'artistes
- Accueil et information aux membres du centre d'artistes
- Gestion et comptabilité, préparation des demandes de subventions
- Relations publiques et représentation
- Supervision du personnel.

La personne engagée travaillera en concertation avec le conseil d'administration et des comités de travail, de même qu'avec les partenaires du Quai des Arts.

CRITÈRES DE SÉLECTION

- Diplôme universitaire de 1^{er} cycle dans une discipline connexe à l'emploi (Une expérience pertinente pourrait compenser l'absence de diplôme)
- Formation adéquate en comptabilité informatique
- Aptitudes à travailler en équipe
- Capacités à travailler avec un horaire flexible
- Très bonnes compétences en français écrit et parlé
- Bonne connaissance des nouvelles technologies de communication
- Maîtrise de l'environnement Macintosh

Une bonne connaissance du milieu de l'art actuel et contemporain du Québec est essentielle. Une connaissance des contextes social et culturel de la Gaspésie sera considérée comme un atout.

LIEU DE TRAVAIL : Carleton

CONDITIONS : Salaire annuel de 31 000 \$

DATE D'ENTRÉE EN FONCTION : Le 3 mai 2004

DATE LIMITE DE RÉCEPTION DES CANDIDATURES : Le 15 avril 2004

Les dossiers de candidature doivent être adressés à :

Centre d'artistes Vaste et Vague
Poste de coordination
C. P. 877
Carleton (Québec) G0C 1J0

Jusqu'au 18 avril

KITTE BRUNEAU
UNIVERSELLE

L'éphémère des choses, 2003

Commissaire : Ariane Dubois

Visite-atelier pour la famille :
le dimanche 28 mars à 13 h 30.Heures de visite
Du mardi au dimanche :
de 13 h à 17 h
Le vendredi :
de 9 h à 12 h et de 13 h à 20 h
L'entrée est libreSalle
CLIFRED-PELLON

MAISON DES ARTS DE LAVAL
1395, boulevard de la Concorde Ouest
Renseignements : (450) 662-4440
www.ville.laval.qc.ca

la Galerie d'art Stewart Hall
176, Bord du Lac, Pointe-ClaireLe dimanche 28 mars
à 14 hVisite commentée
de l'exposition

Entre les lignes

par

Michael Merrill
Frank Mulvey
Alain Provencher
Benoît Saito

Info: (514) 630-1254

MARC SÉGUIN

DESSINS

ULYSSE COMTOIS

PEINTURES - SCULPTURES

Jusqu'au 1^{er} mai 2004

GALERIE SIMON CLAIRE

5420, boul. Saint-Laurent H2T 1S1 514 849 1165 Ouvert du mardi au vendredi 10h à 18h, samedi 10h à 16h

3 AVRIL - 13 JUIN 2004

Louise ROBERT

AU BOUT DES MOTS

Une itinérance du Musée d'art de Joliette



Louise Robert, No. 78-260, 2000

Cynthia GIRARD

LE PAVILLON DU QUÉBEC



Cynthia Girard, Les saints martyrs canadiens (détail), 2002

Le CENTRE D'EXPOSITION DE BAIE-SAINT-PAUL

23, rue Ambroise-Fafard,
Baie-Saint-Paul (Québec) G3Z 2J2
T. (418) 435-3681 F. (418) 435-6269
www.centredart-bsp.qc.ca carbstp@bellnet.ca
Ouvert du mardi au dimanche, de 10h à 17h.

LE CENTRE D'EXPOSITION EST SUBVENTIONNÉ PAR LE MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DES COMMUNICATIONS DU QUÉBEC

Cinéma

Faux pas dans le brouillard

THE FOG OF WAR
Réalisation: Errol Morris. Image: Peter Donahue, Robert Chappell. Musique: Philip Glass. Documentaire. États-Unis. Au Cinéma du Parc.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Lauréat de l'Oscar du meilleur documentaire, The Fog of War d'Errol Morris pose un troublant et saisissant regard d'autocritique



L'ancien secrétaire à la Défense des États-Unis, Robert S. McNamara, dans le film The Fog of War, d'Errol Morris.

sur l'Amérique. Ce sont les États-Unis d'hier qui sont en cause, ceux de la guerre froide et de celui du Vietnam. Cela dit, le parallèle avec le plus contemporain conflit en Irak s'impose et ce documentaire montre au spectateur pourquoi les mêmes erreurs se répètent sans fin. Un des buts avoués du film est d'ailleurs de révéler à quel point les êtres humains, en situation de pouvoir ou pas, sont susceptibles de commettre des erreurs.

Errol Morris est un grand do-

documentariste américain, à qui on doit entre autres A Thin Blue Line, enquête en 1988 sur un crime déjà jugé qui mena à la réouverture du procès. Il avait réalisé également en 1999 Mr. Death: The Rise and Fall of Fred A. Leuchter, Jr., sur l'inventeur de la chaise électrique, mettant une fois de plus en question la pertinence de la peine de mort.

Errol Morris n'a pas voulu faire œuvre d'historien avec The Fog of War, qui brosse le portrait de Robert S. McNamara. En faisant alterner habilement sa vie privée et ses positions publiques, il crée un écheveau inextricable qui empêche le spectateur de juger tout noir ou tout blanc. Le film survole à travers lui une grande partie du siècle, en suscitant une volée de questions. Avant de devenir secrétaire à la Défense sous Kennedy et Lyndon B. Johnson, McNamara a d'abord été le témoin de son époque. Né en 1916 pendant la première guerre, adolescent durant la Crise, lieutenant-colonel dans l'aviation américaine au cours de la Seconde Guerre mondiale, au courant des dessous des bombardements au Japon, sa trajectoire se confond avec l'histoire militaire américaine du XX^e siècle. Le nom de McNamara est demeuré surtout accolé à la crise cubaine de la baie des Cochons et à la guerre au Vietnam. Or, dans les deux cas, les États-Unis n'ont guère fait d'étincelles.

McNamara a accepté de se confier longuement à la caméra d'Errol Morris et ses propos frappent par leur absence de complaisance et l'aveu des erreurs commises. Il donne en contrepoint une leçon en plusieurs volets sur l'art de la guerre, tout en se demandant s'il est justifiable que 100 000 civils au Japon aient été tués en une seule nuit lors de la

Seconde Guerre mondiale. À son avis, si les Américains avaient perdu ce conflit, ils auraient été considérés comme de grands criminels de guerre.

Il faut entendre aussi McNamara évoquer les hasards et les coups de chance qui ont fait basculer le cours des événements lors de la crise cubaine pour saisir à quel point la guerre est un exercice irrationnel, d'où d'ailleurs le froid dans le dos que le documentaire provoque.

Dans The Fog of War, des conversations téléphoniques jadis enregistrées entre le président Johnson et McNamara à propos de la guerre au Vietnam montrent la complexité des rôles joués par chacun. On y entend le secrétaire d'État inviter en vain le président à cesser les bombardements et à se retirer du Vietnam.

Tout au long du film, ce sont les limites de la responsabilité individuelle dans le cours des guerres qui sont analysées. Si McNamara y apparaît soudain plus compatissant et sensible que l'homme de fer dont l'histoire garde le souvenir, on ne peut s'empêcher de le juger d'avoir trop longtemps conservé ce poste stratégique malgré un désaccord avec les positions présidentielles. En sautant sans arrêt de la sphère publique au domaine privé pour broser un portrait en plusieurs facettes de McNamara, Morris a voulu nous montrer les limites d'un homme pris dans la tourmente de l'histoire. Le fait que cet homme exprime des regrets devant la postérité ne saurait évidemment justifier les décisions sanglantes prises sous son règne, mais cela indique surtout à quel point tout peut dériver au cours d'une guerre, hier comme aujourd'hui, avec des milliers de vies humaines accrochées au moindre faux pas dans le brouillard.

CINÉMA

Vidéo en temps et lieu



Martin Bilodeau

Tous les lundis, dans le cadre du magazine Aux arts, etc. de la Chaîne culturelle de Radio-Canada, je livre une chronique sur les nouveautés attendues pour le lendemain sur les tablettes des clubs vidéo. Or, depuis quelques semaines, ma collègue Aline Apostolska, chroniqueuse littéraire à la même émission, m'affirme qu'elle a vu des copies des films dont je parle sur les tablettes de son club, la veille.

Avec la répétition, les révélations d'Aline m'ont graduellement fait passer de l'incrédulité à l'irritation, puis de l'irritation à la colère. C'était lundi dernier, et je n'étais pas beau à voir. Comment Aline avait-elle pu voir Dirty Pretty Things sur les tablettes de son club de la chaîne DVD (quel nom stupide — j'attendais l'occasion de le dire) alors que les catalogues de distribution, que j'ai toujours en ma possession, annonçaient sa sortie pour le lendemain? Quelques coups de fil dans certains clubs vidéo m'ont permis d'éclaircir l'affaire.

Les clubs vidéo, voyez-vous, reçoivent les nouveaux titres quelques jours avant leur apparition sur les tablettes, soit le vendredi précédent. Afin de couper l'herbe sous le pied des grosses

chaînes qui, comme le dit la publicité, achètent «des tonnes de copies», certaines chaînes de modes te envergure et certains clubs indépendants — qui n'en achètent qu'un volume limité et misent l'essentiel de leurs profits sur leur circulation — enfreignent depuis l'automne l'entente commerciale qui les lie aux distributeurs en mettant leurs copies immédiatement sur les tablettes. Avec pour résultat que les Superclubs Vidéo-tron qui se trouvent à proximité d'un indépendant rebelle se rebel- lent à leur tour.

L'effet de dominos a épargné jusqu'ici, sauf erreur, les clubs de la chaîne Blockbusters, qui occupent plus de 40 % du marché québécois. Ceci explique peut-être que plusieurs joueurs de l'industrie soient tombés en bas de leur chaise lorsque je les ai joints cette semaine pour commenter la chose. François Poitras, propriétaire de La Boîte noire, s'est indigné de la nouvelle et a aussitôt ouvert sa propre enquête. Chez lui, on respecte les dates de sortie imposées par les distributeurs à l'échelle de l'Amérique du Nord. «Personne n'a intérêt à faire ça», dit celui pour qui ces actes délinquants et déloyaux sont l'œuvre «de latas et de clowns qui, de toute façon, ne savent même pas ce qu'ils ont entre leurs mains».

À l'heure actuelle, personne à part François Poitras n'ose montrer du doigt les responsables de cette pratique répandue dans la plupart des DVD, des Movie-land et chez une poignée d'autres indépendants disséminés dans la région montréalaise.

A cause d'eux, François Poitras craint qu'à l'avenir, les livraisons passent du vendredi au lundi. S'il ne lui faut que quelques heures pour mettre sur les tablettes les cinq à huit nouveautés de la semaine offertes en location, il en va autrement pour la quarantaine de titres DVD (nouveautés et rééditions confondues) destinés à la vente, qui lui sont acheminés par le même distributeur. «Il me faut une journée pour inventorier et étiqueter tout ça. Si les distributeurs sévissent et livrent le lundi à 16h, les films ne pourront pas être sur la tablette le lendemain matin à 10h, quand le client arrive pour se procurer le film qu'il attend.»

Jean Benoit, directeur des ventes Universal pour l'est du Canada, parle de «fléau» et abonde dans ce sens: «C'est dommage parce qu'à cause d'une minorité de contrevenants, on va pénaliser une majorité de gens qui respectent les règles.»

À première vue, les propos de Claude Carpentier, vice-président exécutif chez Christal Films, se font rassurants: «On ne va pas pénaliser l'ensemble des détaillants, dit-il. On va plutôt cibler les contrevenants et faire appliquer la sanction à ceux-ci seulement.» Cette sanction prendrait la forme d'un avertissement puis, advenant récidive, d'une livraison tardive. Mais il y a un hic, et il est de taille: «Tant et aussi longtemps que nous ne recevons pas de plaintes des détaillants, avec preuve à l'appui, contre des compétiteurs contrevenants, nous ne ferons rien.»

La balle est donc dans le camp des propriétaires et gérants de vidéoclubs honnêtes comme François Poitras, auxquels revient le plaisir de jouer à la police afin de protéger les intérêts de tous les maillons de la chaîne de distribution.

Il faut selon moi voir dans ce combat commercial l'écart grandissant entre les grosses chaînes et les indépendants. La manœuvre de ces derniers, qui se battent à armes inégales sur le terrain de la nouveauté, est le fait d'une vision à très court terme. En effet, si les distributeurs ameutés décident un jour de prendre les choses en main et de resserrer l'étai sur eux, ces indépendants qui se battent pour une parcelle de terrain boueux n'auront-ils pas le sentiment d'avoir manqué la pelouse des grosses chaînes? Et les consommateurs, qui sont les seuls à ne pas se plaindre de la situation actuelle, pourraient au bout du compte tous se retrouver avec une carte Blockbuster, Superclub Vidéo-tron ou Rodgers (ça s'en vient) dans leur portefeuille.



2003-04 ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE LAVAL

Orchestre symphonique de Laval



L'effet Dupéré: le Cirque Réinventé
Élise Velle, soliste (voix)
Chef: Jean-François Rivest
Animateur: Serge Postigo

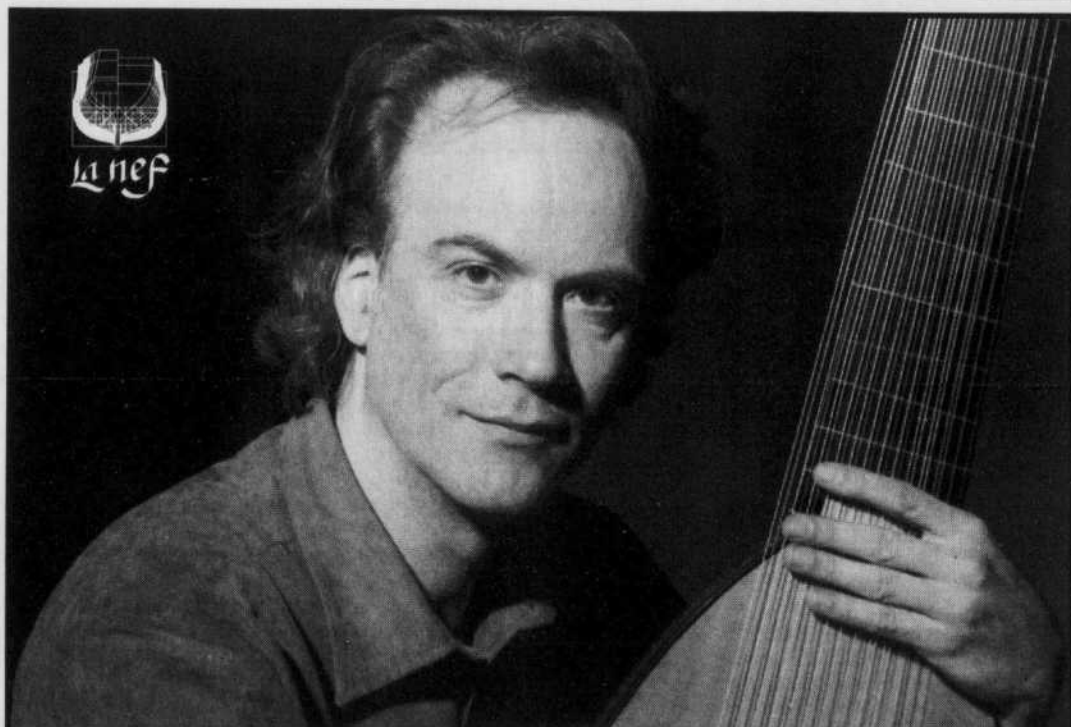
Le mercredi 31 mars 2004 à 20 h

Salle André-Mathieu - 475, boul. de l'Avenir, Laval



Les concerts sont priorisés d'une cause avec Jean-François Rivest, à 19h15

www.osi.qc.ca Information: 450 978-3666
Billetterie: 450 667-2040 Admission: 514 790-1245
Billets à partir de 31,50 \$



vendredi 26, samedi 27 et dimanche 28 mars 2004 à 20h
Musée du Château Ramezay, 280 rue Notre-Dame Est, Montréal

Récital solo de Sylvain Bergeron
Luth renaissance et baroque, guitare baroque

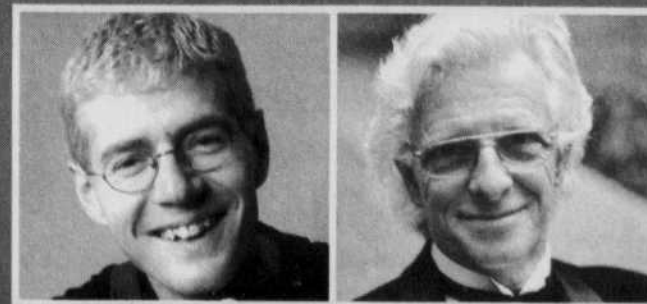
Billets: Réseau Admission (514) 790-1245 - Informations: La Nef (514) 523-3095



SÉRIETOPAZE



Dimanche, 28 mars 2004, 11 h
TRIO DE GUITARES DE MONTREAL
d'Antonio Vivaldi à Pat Methery, en passant par Ennio Morricone



Dimanche, 4 avril 2004, 11 h
PHILIPPE MAGNAN, hautbois
LOUIS-PHILIPPE PELLETIER, piano
Mozart, Ravel

PRO MUSICA Renseignements: (514) 845-0532
Site web (www.promusica.qc.ca)
Atelier d'éveil musical pour enfants de 5 à 12 ans, pendant les concerts. Coût 3 \$ / enfant (max. 35 enfants).

LES VIOLONS DU ROY LA CHAPELLE DE QUÉBEC
Directeur artistique et musical: Bernard Labadie
Passion selon saint Jean
L'une des plus grandes œuvres sacrées de Bach
Bernard Labadie, chef ■ Benjamin Butterfield, ténor (l'Évangéliste) ■ Stephen Varcoe, baryton (Jésus) ■ Rosemary Joshua, soprano ■ David Daniels, haute-contre ■ Alan Bennett, ténor ■ Curtis Streetman, basse
Jeudi 1er avril 2004 | 19h30 | Avec La Chapelle de Québec
Salle Claude-Champagne | Université de Montréal | 220, ave Vincent D'Indy
Admission: 1 800 361-4595
Concerts ■ Pour tout savoir sur la programmation, demandez notre brochure au (514) 987-6919 ou sans frais au 1 877 643-8131.
www.violonsduroy.com

RÉCITAL D'ORGUE
Organiste M. LUC BEAUSÉJOUR
Chapelle des Frères Maristes
14, Chemin des Patriotes Est
St-Jean-sur-Richelieu (Iberville) (autoroutes 10 et 35)
Dimanche le 28 mars à 20h 00
Entrée libre - Projection sur écran

LE DEVOIR

Cinéma



BON VOYAGE de Jean-Paul Rappeneau
France, 2003, 96 min. (G)
Lundi 29 mars 19 h 30

exCentris

HORAIRE 514 847 2206 WWW.EX-CENTRIS.COM

Un jeu pas si simple

LUCK

Réalisation et scénario: Peter Wellington. Avec Luke Kirby, Sarah Polley, Jed Rees, Noam Jenkins, Sergio Di Zio. Image: Luc Montpellier. Montage: Christopher Donaldson. Musique: Melissa Auf Der Maur, James Iha. Canada, 2003, 91 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Shane (Luke Kirby, le jeune homosexuel timoré de *Mambo Italiano*) se décrit en termes peu élogieux («*I'm a mess*»), méprise ceux qui fréquentent les réunions de joueurs compulsifs anonymes («*It's not for gamblers but for losers*») et a la nette impression que la nation est sur le pied de guerre alors que le Canada affronte la Russie. Nous sommes bien sûr en 1972 et le hockey est devenu une obsession de tous les instants lors de cet «*événement du siècle*», preuve que notre beau et grand pays, à l'image de Shane, «*hopes for some kind of greatness*»...

Luck, le deuxième long métrage de Peter Wellington (*Joe's So Mean To Josephine*), présente la vie de Shane comme une succession de malchances et de revirements de situations que même le plus pessimiste n'oserait imaginer. Il faut parfois y mettre un peu de bonne volonté pour atteindre, sinon la grâce, du moins une certaine forme de réussite, et ses personnages en sont pratiquement incapables. Pour tout dire, ils semblent parfois se confondre, jusqu'au seuil de l'invisibilité, avec les appartements miteux qu'ils squattent et les vêtements hideux qu'ils portent. Au-delà du prétexte de la «*reconstitution historique*», le décor accentué avec force ce sentiment de quête dérisoire et de désespoir tranquille qui anime cette faune d'escrocs à la petite semaine.

Ce n'est pas, du moins au départ, par soif de gains rapides que Shane s'approche toujours plus près des tables de blackjack et des roulettes. Le jeune homme veut se prouver qu'il est autre chose qu'un perdant congénital, surtout depuis qu'il a été éconduit par Margaret (Sarah Polley, toujours la quintessence même de la *girl next door*), qui a la tête, et le cœur, ailleurs. Avec ses colocataires

Andrew (Jed Rees), Robbie (Noam Jenkins) et Vittorio (Sergio DiZio), rivés à leur téléviseur, une bière tiède à la main et l'autre dans le plat à croustilles, il s'enfoncé dans les dettes de jeu et les magouilles, des paris douteux sur l'issue finale de l'affrontement Canada-Russie. Pourchassé par ses créanciers, humilié par ses copains, sermonné par ses parents, la chance ne sourit guère à Shane, ressemblant de plus en plus, c'est le cas de le dire, à une loque...

Même freiné par les limites évidentes de ses moyens, Peter Wellington s'intéresse finalement fort peu au phénomène sociologique de cette grande manifestation de solidarité nationale face à l'ennemi jadis communiste, autant sur la glace que sur la scène politique. L'événement ne sert que de catalyseur aux ambitions illusoire de Shane, un moyen de renflouer ses coffres et, peut-être, de reconquérir celle qu'il aime avec un aveuglement qui fait peine à voir. Cette obsession, loin de nous attendre, ajoute au malaise que dégage ce raté qu'il faut ranger parmi ses semblables que le cinéma canadien-anglais fabrique en quantité industrielle: effrayé par son ombre, hanté par la peur de l'échec, prêt à tout pour ne déplaître à personne, etc.

Peter Wellington observe cette galerie de paumés à bonne distance, montrant toutes les étapes de leur autodestruction comme s'il s'agissait d'une fatalité irréversible. Figures foncièrement contradictoires et expertes dans l'art de tourner en rond, surtout Shane qui remporte la palme de l'indécision, ces personnages ne suscitent aucune forme de sympathie; leurs malheurs nous laissent le plus souvent indifférents.

Phénomène de société très actuel et au potentiel dramatique assuré, l'obsession du jeu ne semble plus un sujet tabou, du moins au cinéma (*The Cooler, Owning Mahony, etc.*). Wellington décrit bien les déchirements que provoque cette fascination frôlant parfois le morbide, mais *Luck*, en parfaite adéquation avec son antihéros d'une fadeur affligeante, semble à la recherche d'un grandeur, d'un souffle, qu'il ne trouve jamais. Meilleure chance la prochaine fois.



SOURCE CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE

La Charrette fantôme (1921) de Victor Sjöström démontre la grande puissance évocatrice du cinéma muet et le talent certain du réalisateur à multiplier les effets visuels au service de l'intrigue.

Rétrospective Victor Sjöström à la Cinémathèque québécoise

L'autre monstre sacré du cinéma suédois

ANDRÉ LAVOIE

Lorsqu'on évoque la «tradition suédoise» du cinéma, on divise celle-ci en deux, totalement dominée par Ingmar Bergman pour le parlant, partagée entre Mauritz Stiller et Victor Sjöström pour l'époque du muet. Certains n'hésitent pas à placer Sjöström aux côtés de Griffith et Eisenstein, mais peut-être est-ce le triste sort des artistes issus des petites nations, l'acteur et cinéaste suédois ne bénéficie pas de la même attention, du même prestige. Pourtant, aux yeux de Louis Delluc, *Les Proscrits* (1918) demeure «le plus beau film du monde» et Henri Langlois vantait l'immense maturité artistique du réalisateur, car ses films «ne rompent avec rien parce qu'ils prolongent tout».

Il sera maintenant possible de partager l'enthousiasme de Delluc et Langlois à la Cinémathèque québécoise puisque, du 31 mars au 16 avril, une vingtaine d'œuvres seront présentées dans le cadre d'une rétrospective qui, pour des raisons historiques, n'est pas exhaustive. Un incendie dans les entrepôts de la Svensk Filmindustri en 1916 et la négligence des studios hollywo-

diens feront qu'en tout, ou en partie, plusieurs films de Sjöström n'existent aujourd'hui que sur papier ou en de petits fragments cinématographiques. Ceux toujours intacts seront accompagnés tour à tour par les pianistes Gabriel Thibodeau et François Bourassa.

Ce maître du cinéma muet fut d'abord formé à la pratique théâtrale sur les routes de Suède, qu'il sillonna pendant plus de 15 ans. C'est en 1912 qu'il amorça sa carrière de cinéaste, tournant, en moins de quatre ans, plus de 30 films. Ses débuts ne passeront pas inaperçus, créant une véritable commotion sociale avec *Le Jardinier* (1912), l'histoire d'un homme qui viole la future épouse de son fils. Au-delà du scandale, et de l'inévitable censure, Sjöström apprenait son métier et tournait des productions dans le plus pur style de l'époque, où les folles passions amoureuses dominaient dans la majorité des intrigues.

Fasciné par l'expressivité de la nature, par la force des éléments qui peuvent s'harmoniser aux tourments des personnages, Victor Sjöström est vite reconnu pour son sens précis de l'image et ses compositions remarquables. Des films comme *Les*

Proscrits (1918) ou *La Charrette fantôme* (1921) démontrent la grande puissance évocatrice du cinéma muet et le talent certain du réalisateur à multiplier les effets visuels au service de l'intrigue. Cette adresse, également perceptible dans la complexité de la narration, n'échappe pas aux producteurs hollywoodiens, toujours prêts à courtiser les meilleurs talents des cinématographies rivales...

Carrière à Hollywood

Contrairement à son compatriote Mauritz Stiller dont le séjour a laissé sur lui des blessures profondes, Victor Sjöström s'adapte plutôt bien au climat artistique d'Hollywood, acceptant même d'«américaniser» son nom en Seastrom. En 1923, il débarque aux États-Unis pour la seconde fois — ses parents avaient immigré en 1880, mais il reviendra en Suède, seul, à l'âge de 13 ans — et tourne sept films, dont certains maintenant introuvables ou incomplets, mettant en vedette les plus grandes stars de l'époque (Greta Garbo, John Gilbert, Lilian Gish). On pourra d'ailleurs voir quelques fragments du film de Garbo *The Divine Woman* (1928), très mal reçu lors de sa

sortie, et celui que certains considèrent comme un film clé de l'histoire du cinéma américain, *The Wind* (1928), soutenu par Gish mais dont l'insuccès frappa durement sa carrière d'actrice.

De retour en Suède après sept ans à Hollywood, mal à l'aise devant l'arrivée en force du parlant, Victor Sjöström renoue avec le métier d'acteur et prend en charge la Svensk Filmindustri. Au milieu des années 40, il est observé par un jeune débutant prétentieux qui le considère comme un très mauvais comédien. Ingmar Bergman reconnaît depuis longtemps tout ce qu'il doit à Victor Sjöström, lui confiant le rôle du professeur Isak Borg dans *Les Fraises sauvages*. Il a alors 78 ans et, malgré les avertissements de son médecin, relève le défi. Il meurt deux ans plus tard, le 3 janvier 1960, laissant sa marque des deux côtés de l'Atlantique ainsi que devant et derrière la caméra.

Rétrospective Victor Sjöström
Du 31 mars au 16 avril 2004
à la Cinémathèque québécoise
Renseignements:
(514) 842-9768 ou
www.cinematheque.qc.ca

Prendre les préjugés à bras-le-corps

ZÉRO TOLÉRANCE

Réalisation et scénarisation: Michka Saäl. Au cinéma Parallèle.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

S'il est un corps professionnel qui a le devoir d'éliminer tous les préjugés face aux communautés ethniques, c'est bien celui des policiers. Dans nos sociétés multiculturelles, des bavures policières existent, terribles, inexcusables, sur fond de racisme qui conduit parfois aux pires excès.

Michka Saäl, cinéaste d'origine tunisienne travaillant à l'ONF, vient de réaliser *Zéro tolérance*, afin de prendre à bras-le-corps les préjugés et écouter ceux qui les subis-

sent. Des jeunes Noirs viendront raconter le harcèlement dont ils sont l'objet, forcés de montrer leurs papiers, conduits souvent au poste sans ménagement. La «tolérance zéro» devant le crime implique souvent, larvée, une tolérance zéro face à des citoyens d'origine étrangère qui en font les frais.

La cinéaste rencontre autant les familles de minorités visibles qui se disent victimes de racisme que les escouades policières. Une de ces escouades à Montréal se compose en majeure partie d'agents issus eux-mêmes des minorités culturelles, lesquels se disent plus aptes à comprendre les codes des citoyens avec qui ils font affaire. A titre d'exemple, interroger une femme musulmane en l'absence de son mari est perçu comme une

agression par celui-ci et ne peut qu'envenimer les choses.

Le documentaire de Michka Saäl aborde un sujet passionnant qui a été peu traité à Montréal, mais sans en faire vraiment le tour. Peut-être donne-t-il trop la parole à l'escouade multiethnique, qui demeure pourtant atypique dans le

réseau policier de la métropole. On reste sur notre faim, comme aux abords d'un problème grave que le document commence à effleurer mais qui demande à être creusé de film en film jusqu'à ce que le non-dit, la mauvaise foi des parties en cause crève comme un abcès et révèle sa profondeur.



SOURCE EX-CENTRIS

Une scène du documentaire *Zéro tolérance*, de Michka Saäl.



SOURCE ALLIANCE ATLANTIS VIVAFILM

Luck est le deuxième long métrage de Peter Wellington.

MONTRÉAL LE 08 AVRIL 2004

VU DU DÉSERT

ÉVÈNEMENT D'ART ÉLECTRONIQUE À CIEL OUVERT!

UN SOIR SEULEMENT : 19:30 - 23:00

SITUÉ DEVANT LE 925 RUE DES CARRIÈRES / ANGLE ST-ANDRÉ

ACCÈS PAR LE METRO ROSEMONT

UNE PRÉSENTATION DE CHAMP LIBRE

WWW.CHAMPLIBRE.COM

L'Orchestre symphonique et le Chœur du Conservatoire de musique de Montréal présentent

Messa da Requiem de Giuseppe Verdi

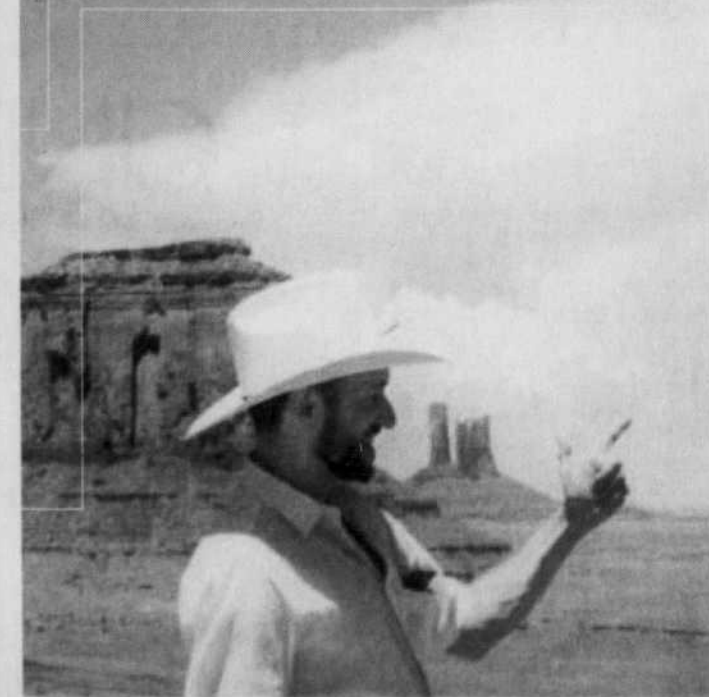
et la création de *La vie est ailleurs* de Maxime McKinley

Direction : Louis Lavigneur
Solistes : Angèle Plourde, soprano
Gabrielle Lavigne, mezzo-soprano
Marc Hervieux, ténor
Alexandre Sylvestre, baryton-basse

Prix d'entrée : 10 \$
Billets en vente au Conservatoire au 4750, avenue Henri-Julien (514) 873-4031, poste 221, et à l'église Saint-Jean-Baptiste une heure avant le concert.

les samedi 27 et dimanche 28 mars [20 h]
Église Saint-Jean-Baptiste
309, rue Rachel Est (angle Henri-Julien)

Conservatoire de musique et d'art dramatique Québec



LE DEVOIR

Cinéma

Entretien avec Francis Veber

Entre le clown blanc et l'Auguste

Le cinéaste de La Cage aux folles et du Diner de cons accompagne au Québec Tais-toi, sa dernière comédie, dans laquelle Gérard Depardieu et Jean Reno partent en cavale.

ODILE TREMBLAY LE DEVOIR

Francis Veber est un drôle de phénomène. Le roi de la comédie française, qui collectionne les succès commerciaux, puise son inspiration à Los Angeles où il vit depuis quinze ans. Ce qui ne l'empêche pas d'aller tourner en France des films collés à la mentalité des habitants de l'Hexagone. «C'est difficile d'écrire un scénario, dit-il. En France, je suis connu et on m'invente partout. En Californie, tout le monde me laisse tranquille pour travailler.»

Phénomène donc, Veber est le réalisateur à qui Hollywood a acheté le plus grand nombre de droits de remakes. Sept de ses scénarios ont été repris aux États-Unis, de L'Emmerdeur au Grand Blond avec une chaussure noire, en passant par Le Jouet, Les Compères, Les Fugitifs, La Cage aux folles, La Chèvre. Aujourd'hui, il est en pourparlers pour les remakes du Diner de cons et du Placard.

Depuis quelques années, Francis Veber a réussi à obtenir le titre de producteur exécutif sur les films américains tirés des siens. Ça lui permet de suivre la production pas à pas... Hélas! sans que personne ne tienne compte de son opinion. À moins qu'il ne persuade un scénariste de l'écouter. La tentative a échoué avec Billy Wilder, son héros. Celui-ci, tout cordial, l'a invité à déjeuner mais a refusé plus tard de modifier son mauvais scénario de L'Emmerdeur. Les légendes vivantes ont de gros ego.

«Je fais des "high concept movies", explique-t-il pour justifier l'avalanche de remakes qu'il suscite. J'utilise des personnages contrastés dans des situations extrêmes; un tueur et un suicidaire, par exemple. Ça plaît aux Américains, qui peuvent travailler facilement sur ces trames-là. L'enfer, c'est qu'ils engagent des scénaristes pour rajouter des scènes, noient le poisson et produisent en général de mauvais remakes. Surtout quand ces scénaristes écrivent habituellement des tragédies. Jusqu'ici, seule La Cage aux



Le réalisateur de Tais-toi, Francis Veber, est le cinéaste à qui Hollywood a acheté le plus grand nombre de droits de remakes.

folles a connu une seconde vie intéressante.»

Quoi qu'on en pense, l'histoire de Tais-toi ne lui a pas été inspirée par Le Diner de cons, mais par le scénario d'un confrère qu'on lui avait demandé de réécrire et qu'il a refait de fond en comble, sur les aventures d'un benêt et d'un méchant garçon.

«La différence entre les gens intelligents et les cons, dit-il, c'est que les premiers sont prévisibles, alors que les cons n'existent que dans le présent et vous étonnent toujours. Mais il y a quelque chose de gentil chez les gens simples, sans calculs.» «Mort aux cons!», lança quelqu'un au général de Gaulle. «Vaste programme!», lui avait-il répondu.

Aux yeux de Francis Veber, pour jouer la comédie, ça prend des acteurs de comédie. Question de rythme. Depardieu, il l'avait mis souvent en scène, mais lors du tournage du Placard, le grand acteur fit une crise cardiaque et dut subir un triple pontage. Le cinéaste l'a attendu 35 jours.

Pour Tais-toi, c'est Depardieu

lui-même qui désirait jouer l'imbécile. Il avait été jaloux de Ville-ret, le benêt du Diner de cons.

Tais-toi repose sur le tandem d'un bandit très sot (Depardieu) et d'un autre très intelligent (Jean Reno), qui se rencontrent en prison avant de faire équipe en cavale.

Tais-toi a enregistré en France plus de trois millions d'entrées

«Depardieu savait que son rôle commandait vitesse et souplesse, évoque Francis Veber. Il a beaucoup maigri pour s'adapter, et s'est appliqué à retenir ses répliques, même les longues tirades. Quand un film l'intéresse, il s'investit vraiment. Sinon, il se laisse flotter. J'avais besoin d'un type costaud physiquement et moralement pour lui donner la réplique. Jean Reno faisait le poids. Ils ont joué ensemble, sans chercher à se faire de l'ombre. Depardieu est complètement fou et Reno, raisonnable. La dynamique était parfaite.»

Une partie du film fut tournée à Villejuif, un centre pour criminel dangereux, comme notre Institut Pinel. «Depardieu entrainait dans les chambres, communiquait avec les pensionnaires. Il a même fait parler un psychopathe qui

n'avait pas ouvert la bouche depuis deux ou trois ans. Il n'avait peur de rien.»

Pour tourner des cascades de courses automobiles avec mitraillettes dans les rues de Paris, c'est beaucoup plus difficile qu'avant, de l'aveu de Francis Veber, à cause des mesures antiterroristes entraînant une réglementation sévère.

Tais-toi a enregistré en France plus de trois millions d'entrées, mais Le Placard avait atteint les cinq millions et Le Diner de cons, neuf millions. «Tout devient plus difficile aujourd'hui. Trop de films sortent en même temps.»

Francis Veber n'a jamais écrit pour le public américain. Il se sent trop Français dans l'âme pour décoder vraiment ses nouveaux compatriotes. Mais il a réécrit sa pièce L'Emmerdeur, qui doit être jouée au Théâtre Saint-Denis à Paris. Il a d'abord l'intention de la présenter traduite à Broadway pour qu'elle y soit montée. «Je l'ai envoyée à un scénariste américain afin qu'il l'ajuste aux mentalités du pays, précise-t-il. À Los Angeles, j'ai entraîné mes racines avec moi et ne comprendrai jamais toutes les ficelles de l'Amérique.»

Les frères Coen en panne d'inspiration

THE LADYKILLERS

Écrit, réalisé et monté par Joel et Ethan Coen. Avec Tom Hanks, Irma P. Hall, Marlon Wyans, J. K. Simmons, Tzi Ma, Ryan Hurst. Image: Roger Deakins. Musique: Carter Burwell. États-Unis, 2004, 107 minutes.

MARTIN BILODEAU

À la lumière d'Intolérable Cruauté, sorti à l'automne, on se devait de reconnaître que le virage studio des frères Joel et Ethan Coen (Fargo, The Big Lebowski) n'est pas des plus heureux. Produit dans le berceau de Touchstone, leur nouvel opus, The Ladykillers, confirme qu'ils ont perdu quelque chose de leur énergie, de leur originalité et de leur spontanéité au passage.

Le sujet de The Ladykillers réveille pourtant certaines réurrences dans leur cinéma: un humour grinçant, des héros amoureux aux linguistiques complexes, un arrière-plan régional coloré, enfin, leur spécialité, un enjeu que tentent de dominer deux forces déséquilibrées. Plutôt que d'être stimulés par cette parenté, celle-ci, au contraire, les a à moitié endormis. Comment expliquer autrement la paresse du montage, qu'ils signent en tandem, et l'absence totale de ressorts dans la longue présentation des personnages, qui survient au tout début du film?

The Ladykillers reprend les principaux thèmes — mais aucun des croustillants détails — de la comédie du même nom de l'Anglais Alexander MacKendrick, datant de 1955. Ils en ont transposé l'action, autrefois dans les Londres périphérique, au Deep South américain, puis confié le rôle qu'y tenait Alec Guinness à la superstar Tom Hanks.

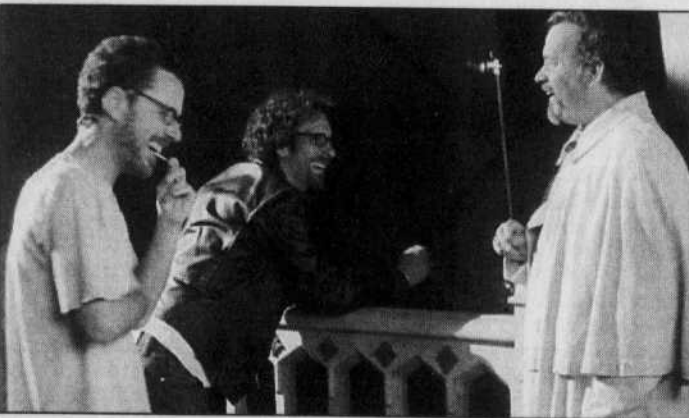
Au risque d'assourdir celles de ses partenaires, Hanks mord dans chaque réplique et livre une interprétation étonnante en professeur de belles lettres qui caquette et délame continuellement pour endor-

mir sa logeuse, une vieille veuve de race noire (Irma P. Hall, formidable) à qui il fait croire que les quatre amis qu'il réunit chaque jour dans son sous-sol forment avec lui un quintet de musique de chambre. Or, tandis que le disque tourne pour leurrer la vieille, les hommes d'origines diverses et aux intelligences inégales creusent un tunnel dans le but d'atteindre le coffre du casino local, situé à une centaine de mètres de là.

Le scénario des frères Coen exploite consécutivement deux situations classiques: le suspense lié au secret, dans la première partie, où la logeuse surgit continuellement avec des biscuits et de la limonade, menaçant de faire tomber les masques; puis, dans la seconde, l'humour décollant des vaines et pas toujours brillantes tentatives de tuer celle-ci après qu'elle a, comme on le craignait, découvert le pot-aux-roses.

La tiédeur de l'ensemble n'est certes pas l'effet des artisans dont se sont entourés les Coen. La photo de Roger Deakins évoque à travers des axes verticaux et horizontaux marqués la ferveur chrétienne de la logeuse d'obédience baptiste. La musique de Carter Burwell, marquée par le negro spiritual, abonde dans ce sens. Hélas, la mise en scène manque de ressort, le scénario, de gags efficaces — au-delà des quatre ou cinq gags désopilants contenus dans la bande-annonce du film. Qui plus est, l'interprétation de Tom Hanks, agréablement surprenante dans la première partie, vire à la formule dans la seconde. Seule Irma P. Hall parvient à lui tenir tête.

De toute évidence, les frères Coen traversent une crise d'inspiration dont Intolérable Cruauté était le premier symptôme. Dans une œuvre qui carbure au sens caché et au son d'une vérité pas toujours bonne à dire, The Ladykillers manque du sens, du culot, de l'invention et de la magie qui forment la matière de Blood Simple, de Barton Fink et de Fargo.



Les frères Ethan et Joel Coen lors du tournage de The Ladykillers.

Vraiment drôle... malgré tout

TAIS-TOI

Réalisation et scénario: Francis Veber. Avec Gérard Depardieu, Jean Reno, André Dussolier, Richard Berry, Leonor Varela, Ticky Holgado. Image: Luciano Tovoli. Musique: Marco Prince.

ODILE TREMBLAY LE DEVOIR

Il y a du Diner de cons dans ce scénario, un peu du Placard aussi. On ne se refait pas. Les motifs qui inspirent Francis Veber finissent par resurgir sur ses nouvelles trames.

Dans Tais-toi, le réalisateur français met en scène Quentin, un simple d'esprit (Gérard Depardieu), et Ruby, un criminel très très dangereux et brillant (Jean Reno). Comment ces incompatibles finiront par faire équipe en s'évadant d'un institut psychiatrique pour criminels avant de partir en cavale pour risquer leur peau à chaque coin de rue, tel est le sujet de cette comédie, souvent très drôle, précisons-le, même si elle ne lance pas autant de rafales continues que Le Diner de cons.

Le personnage de Quentin, aux grands yeux naïfs et ahuris, constitue le pivot qui relance sans cesse l'action. Depardieu joue un personnage si sot que, dans la prison où il est enfermé pour un braquage absurde, il rend fous tous ses codétenus à force de babillage incessant et inopportun. La direction du centre de détention, perverse, finira pas acquerir cet emmerdeur à Ruby, assassin et voleur de haut

niveau, qui refuse d'ouvrir la bouche depuis son incarcération.

Stupide à hurler mais d'une gentillesse désarmante, Quentin fera-t-il la conquête de l'homme au cœur de pierre qui ne rêve que d'assassiner celui qui a tué sa maîtresse?

Cette comédie de situations enfile de bons gags: l'évasion avec une grue, les vêtements de femmes endossés par les deux colosses en cavale, les voitures de police volées par Quentin. Paris devient une piste de course pour échapper à la fois aux bandits qui les pourchassent et aux flics qui veulent les écrouer.

Le couple Jean Reno-Gérard

Depardieu repose sur leur contraste psychologique, levier de rebondissements renouvelés et hilarants. C'est Depardieu qui parle et s'agit du haut de sa bêtise et de ses bons sentiments alors que Reno use d'un jeu de retenue moins flamboyant mais d'une efficacité glaciale.

Tais-toi n'est pas un film de réalisation ou de prouesses techniques. Par ailleurs, dans sa dernière partie, quand l'émotion prend le pas sur l'humour, le rythme s'étirole quelque peu. Mais le film demeure vraiment drôle, Depardieu nous étonne en se renouvelant dans un rôle qu'il prend ma-

nifestement à cœur, et le public rit pour son argent.



CINÉMA SÉNAINE DU 27 MARS AU 2 AVRIL 2004 Les NOUVEAUTÉS et le CINÉMA en résumé, pages 4 à 6 La liste complète des FILMS, des SALLES et des HORAIRES, pages 7 à 14 dans L'AGENDA culturel

« Une beauté... une splendeur » - JOËL Le Bigot, à la radio de Radio Canada HORAIRE SPÉCIAL: le samedi 27 mars à 12h30, 18h30 et 19h30 le dimanche 28 mars à 16h30 EN PROLONGATION AU CINÉMA ONF Arbres UN FILM DE SOPHIE BRUNEAU ET MARC-ANTOINE ROUIDIL

POIGNANTE PASSION DEUX FOIS BRAVO! GRANDIOSE! UN FILM PUISSANT. TROUBLANT! UN CHEF-D'OEUVRE CINÉMATOGRAPHIQUE LA PASSION DU CHRIST UN FILM DE MEL GIBSON